



**HAL**  
open science

## Du bon usage de la monstruosité : la vision de l’Afrique chez Alonso de Sandoval (1627)

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Du bon usage de la monstruosité : la vision de l’Afrique chez Alonso de Sandoval (1627). Bulletin Hispanique, 1984, 86 (1-2), pp.164 - 178. 10.3406/hispa.1984.4525 . hal-04037527

**HAL Id: hal-04037527**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04037527>**

Submitted on 20 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

## Du bon usage de la monstruosité : la vision de l'Afrique chez Alonso de Sandoval (1627)

Jean-Pierre Tardieu

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Tardieu Jean-Pierre. Du bon usage de la monstruosité : la vision de l'Afrique chez Alonso de Sandoval (1627). In: Bulletin Hispanique, tome 86, n°1-2, 1984. pp. 164-178;

doi : <https://doi.org/10.3406/hispa.1984.4525>

[https://www.persee.fr/doc/hispa\\_0007-4640\\_1984\\_num\\_86\\_1\\_4525](https://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1984_num_86_1_4525)

---

Fichier pdf généré le 08/05/2018

## Résumé

Dans son œuvre *De Instauranda Aethiopum Salute* (1627), le jésuite Alonso de Sandoval désire convaincre les lecteurs qu'il est urgent de s'occuper du salut des milliers d'esclaves noirs qui travaillent aux Indes. Il compile les données au sujet de l'Afrique que possède son époque. Lorsqu'il ne dispose pas d'informations fournies par ses collègues d'Afrique, il utilise la tradition gréco-latine et la patristique, de sorte qu'à côté d'aspects sérieux, bien que déformés par le prisme idéologique, apparaissent certains éléments mythiques comme le merveilleux et le monstrueux. L'on trouvait déjà ces deux éléments dans les premières chroniques hispano-américaines. Sandoval voit, dans l'évocation de la monstruosité africaine, un moyen d'attirer l'attention sur la nécessité de se préoccuper de l'éducation religieuse des esclaves en provenance des côtes africaines.

## Resumen

Del buen uso de la monstruosidad. La visión de África en Alonso de Sandoval (1627).

En su obra *De Instauranda Aethiopum Salute* (1627), el jesuita Alonso de Sandoval desea convencer a los lectores que urge ocuparse de la salvación de los millares de esclavos negros que trabajan en las Indias. Compila los datos acerca de África que posee su época. Cuando no dispone de informaciones facilitadas por sus colegas de África, se vale de la tradición greco-latina y de los escritos patristicos, de modo que al lado de aspectos serios aunque deformados por el prisma ideológico, aparecen ciertos elementos míticos como lo maravilloso y lo monstruoso. Estos dos elementos se encontraban ya en las primeras crónicas hispano-americanas. Sandoval ve en la evocación de la monstruosidad africana un medio para llamar la atención sobre la necesidad de preocuparse por la educación religiosa de los esclavos procedentes de las costas africanas.

**DU BON USAGE DE LA MONSTRUOSITÉ :**  
**La vision de l'Afrique chez Alonso de Sandoval (1627)**

JEAN-PIERRE TARDIEU

Nice

*Del buen uso de la monstruosidad. La visión de Africa en Alonso de Sandoval (1627).*

Dans son œuvre *De Instauranda Aethiopum Salute* (1627), le jésuite Alonso de Sandoval désire convaincre les lecteurs qu'il est urgent de s'occuper du salut des milliers d'esclaves noirs qui travaillent aux Indes. Il compile les données au sujet de l'Afrique que possède son époque. Lorsqu'il ne dispose pas d'informations fournies par ses collègues d'Afrique, il utilise la tradition gréco-latine et la patristique, de sorte qu'à côté d'aspects sérieux, bien que déformés par le prisme idéologique, apparaissent certains éléments mythiques comme le merveilleux et le monstrueux. L'on trouvait déjà ces deux éléments dans les premières chroniques hispano-américaines. Sandoval voit, dans l'évocation de la monstruosité africaine, un moyen d'attirer l'attention sur la nécessité de se préoccuper de l'éducation religieuse des esclaves en provenance des côtes africaines.

En su obra *De Instauranda Aethiopum Salute* (1627), el jesuita Alonso de Sandoval desea convencer a los lectores que urge ocuparse de la salvación de los millares de esclavos negros que trabajan en las Indias. Compila los datos acerca de Africa que posee su época. Cuando no dispone de informaciones facilitadas por sus colegas de Africa, se vale de la tradición greco-latina y de los escritos patristicos, de modo que al lado de aspectos serios aunque deformados por el prisma ideológico, aparecen ciertos elementos míticos como lo maravilloso y lo monstruoso. Estos dos elementos se encontraban ya en las primeras crónicas hispano-americanas. Sandoval ve en la evocación de la monstruosidad africana un medio para llamar la atención sobre la necesidad de preocuparse por la educación religiosa de los esclavos procedentes de las costas africanas.

L'œuvre du Père Alonso de Sandoval intitulée *De Instauranda Aethiopum salute* a été publiée à Séville en 1627<sup>1</sup>. Son premier titre *Naturaleza, policia sagrada i profana, costumbres i ritos, disciplina i catecismo evangelico de todos los etiopes* éclaire le second. A travers la description de l'Afrique, plus communément appelée « Éthiopie » à cette époque<sup>2</sup>, Sandoval veut prouver le besoin où se trouvaient les esclaves noirs transportés aux Indes d'être convenablement évangélisés, d'où une proposition de méthodologie basée sur sa propre expérience à Carthagène des Indes, l'un des principaux ports de dé-

1. Les références sont tirées de l'édition de 1956 publiée à Bogotá par le Père Angel Valtierra, s. j.

2. Terme emprunté par les Romains aux Grecs (aithô = brûler).

barquement des victimes de la Traite. Une très grande partie de sa vie a été consacrée au salut des âmes des esclaves africains. Ce jésuite s'est fait le défenseur des Noirs, comme le Père Bartolomé de las Casas s'était fait le défenseur des Indiens, avec une différence capitale toutefois, à savoir que Sandoval se voit obligé d'admettre l'esclavage car, en définitive, il ne possède pas les éléments qui lui permettraient d'affirmer que l'esclavage des Noirs est légalement injuste. D'ailleurs leur salut spirituel l'intéresse davantage : le véritable esclavage d'après les Évangiles n'est pas corporel, mais spirituel, et seule la foi et l'observance de la loi du Christ permettent d'atteindre la liberté. Afin de faire entrer ces êtres misérables dans le royaume de Dieu, Sandoval subit les pires avanies, surmonte les obstacles les plus repoussants. Son héritier spirituel Pierre Claver, poursuivant la même tâche, en mourra. Sa sollicitude envers les esclaves n'a pas de borne. Mais il ne s'agit pas d'une attitude humanitaire à proprement parler. Sandoval veut, par son comportement fraternel, convaincre les Noirs du bien fondé d'une religion qui motive une telle charité. Comment pourront-ils refuser une foi qui donne de telles preuves de fraternité? Le jésuite établit donc une véritable dialectique de l'amour comme méthode de conversion.

Après avoir parcouru son œuvre, dont nous avons souligné le propos ci-dessus, le lecteur ne manque pas de noter le hiatus entre la sollicitude fraternelle dont fait preuve le religieux en face de ces êtres désemparés qui débarquent à Carthagène, et le peu de compréhension qu'il manifeste souvent envers les différentes civilisations africaines qu'il décrit. Certes l'on ne peut s'attendre à beaucoup de tolérance de la part du missionnaire pour qui hors de l'Église, point de salut. La tendance à donner dans la monstruosité nous fait oublier parfois l'objectivité dont il se réclame.

\* \* \*

Afin de démontrer combien il importe pour l'Église de vérifier la validité du baptême des esclaves noirs qui arrivent par milliers sur les côtes américaines, Sandoval fait une compilation de toutes les connaissances sur l'Afrique que l'on possédait à cette époque. Sa méthode est dévoilée dans les premières pages de son œuvre. Il ne se contentera pas de se référer à tout ce qui a été écrit par les hommes « très doctes et très graves » que sont les philosophes, les historiens de l'Antiquité et les Pères de l'Église. Il puisera également dans les relations des Pères de la Compagnie de Jésus, ses confrères, qui ont séjourné dans les divers établissements de leur ordre sur les côtes africaines<sup>3</sup>. En ce qui concerne la Traite, pour plus d'impartialité, il

3. Comme le Père Hernando Guerrero : *Relación anual del año 1608*.

prendra contact directement avec certains capitaines négriers dont on ne peut mettre en doute le témoignage.

Il est possible de critiquer cette méthode. Tout d'abord, comment se fier à des écrits établis par des auteurs qui n'avaient eu aucun contact avec l'Afrique et se contentaient de reproduire certaines légendes? Mettre en doute leur fiabilité eût été contester la valeur de ces écrivains, dont certains étaient reconnus officiellement par l'Église. Quant aux relations écrites par les Pères jésuites, l'idée ne viendra pas à Sandoval de les examiner d'un œil critique. Il ne le pouvait d'ailleurs pas sans remettre en question sa propre culture chrétienne, prisme déformant qui conditionne la vision des missionnaires, malgré un souci souvent indéniable d'objectivité. Une telle attitude n'était pas concevable à cette époque, et nous ne pouvons pas lui en faire grief.

\* \* \*

Il n'y a aucun doute que l'énorme travail de compilation effectué par le jésuite présente des aspects positifs. La description géographique du continent africain, surtout en ce qui concerne les côtes, est minutieuse. On est étonné par la précision des données fournies. Il faudra attendre les récits des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles pour avoir des renseignements aussi riches.

De même, en ce qui concerne les données ethnologiques, on ne peut dénier à Sandoval un certain souci d'objectivité, même si leur interprétation est faussée par son inéluctable ethnocentrisme religieux. La description du rite de la circoncision paraît un bon exemple. Elle se pratique, affirme Sandoval chez les wolofs (*iolofos*) dès l'âge de quatorze ans. Les futurs circoncis sont rasés et revêtent une tenue blanche. Pendant quarante jours, il leur est interdit de pénétrer dans un village; ils se retirent dans des lieux éloignés interdits à tout être féminin. Au royaume de Bacerral, de l'ethnie Bran, deux mois après l'opération, délai requis pour la guérison, tous sortent en procession et s'adonnent à une grande fête qui dure huit jours. Un incirconcis ne peut aller à la guerre et ne peut se marier. Durant leur retraite, les jeunes gens apprennent une langue « semblable au charabia dont usent les enfants » (p. 73). Bien que Sandoval ait noté soigneusement les divers aspects de la circoncision, il n'a pas été à même d'en saisir le sens initiatique. Cela lui était impossible dans la mesure où il lui aurait fallu reconnaître une certaine valeur à ce rite. Or, à ses yeux, il est entaché d'hérésie. Il voit à travers cette pratique une preuve de la néfaste influence de la « perverse secte mahométane » dont les « infernaux ministres » sont si puissants auprès de ces populations qu'ils ont pu imposer aux enfants « la mortelle

marque de la circoncision » (p. 72). Sandoval ne pouvait savoir ce que faisaient exactement les initiés lors de leur retraite, car cela restait secret et les initiés eux-mêmes ne pouvaient en parler. Cependant ses informateurs ont réussi à percer quelque peu le mystère dans la mesure où ils ont pu déceler l'apprentissage d'une langue initiatique. A leurs yeux, et par conséquent à ceux de Sandoval, un tel secret ne peut que dissimuler « mille genres et manières de maux et de turpitudes auxquels ils s'exercent sans aucune honte, de sorte que ce lieu ne semble autre que l'enfer lui-même » (p. 73). Quant aux sacrifices qui marquent les cérémonies de libération, ils ne peuvent s'effectuer qu'en l'honneur du démon.

N'oublions pas que le démon est le pôle négatif du christianisme. De même les premiers conquérants de l'Amérique latine virent dans les religions amérindiennes une manifestation démoniaque. Hernán Cortés considéra la religion aztèque comme « une chose horrible et abominable et digne d'être punie, et que, jusqu'à maintenant — dit-il — je n'ai vue nulle part »<sup>4</sup>.

Il est vrai que parfois l'auteur oublie ses imprécations pour ne relater que les données qu'il a tirées de ses nombreuses lectures. C'est le cas de la description de cérémonies funèbres dans ce que l'on appelait alors la Guinée, c'est-à-dire *grosso modo* la côte occidentale africaine jusqu'au niveau du Cameroun actuel. Ainsi lors des funérailles d'un souverain de l'ethnie Bran, on sacrifia trente-trois hommes et femmes pour accompagner le souverain dans l'au-delà. On ira jusqu'au chiffre de soixante-cinq pour un autre. Sandoval ne manque pas de noter l'habileté politique de certaines lois. Pour éviter d'éventuels coups d'État, les personnages les plus en vue sont voués à la mort dès le décès de leur souverain (p. 69-70). Cela n'est pas sans rappeler les coutumes du royaume de Porto-Novo<sup>5</sup>.

Une certaine admiration percera même pour quelques structures sociales ouest-africaines. L'auteur s'attardera avec complaisance sur la description du royaume de Bini, ancien état situé dans la Nigéria actuelle. Les dimensions de la ville, ses fortifications sont imposantes. Le palais royal a l'ampleur d'une ville. Les bâtiments sont ornés de piliers en bois « très bien ouvragés, avec de nombreuses figures entremêlées d'hommes, d'animaux et d'oiseaux, entièrement en laiton, si bien travaillées qu'un de nos orfèvres aurait beaucoup à faire pour obtenir un travail aussi parfait, fut-ce à la pointe du burin (p. 78-79) ». Les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle confirmeront cette description. Sandoval semble avoir été frappé par l'hygiène tant corporelle qu'ur-

4. Hernán Cortés, *Cartas de relación de la conquista de América*, tomo II, p. 73 et 191, in Josefina Zoraida Vázquez, *Imagen del indio en el español del siglo XVI*, México, 1962, p. 37.

5. L'on décapitait le « Migan », important ministre, après la mort du roi.

baine qui caractérise les habitants de cette cité (p. 79). La courtoisie la plus raffinée agrmente les rapports entre citoyens qui se réjouissent ouvertement de voir leurs amis. Le royaume est gouverné par des « assemblées d'hommes sages ». Le roi n'emploie que des serviteurs étrangers, afin de ne subir aucune pression en leur faveur et de ne mécontenter personne au cas où il devrait les châtier. C'est encore une preuve d'habileté politique. Les relations avec les étrangers, surtout des Portugais, sont marqués du sceau de l'hospitalité qui se traduit par de nombreux cadeaux.

Un mouvement identique d'admiration envers les structures socio-politiques de Tenochtitlán se sent à travers les lettres de Cortés qui avoue noter dans cette capitale des choses étonnantes à tel point « qu'on ne pouvait y croire, car nous ne pouvons les comprendre avec notre entendement »<sup>6</sup>. Le conquérant loue l'harmonie et l'ordre qui régissent dans la ville et qu'on est loin d'attendre chez des « gens barbares et si éloignés de la connaissance de Dieu »<sup>7</sup>. Fernández de Oviedo eut la même réaction face à certaines civilisations indiennes, en particulier celle de Tenochtitlán dont il pense que c'est « une des plus belles agglomérations du monde »<sup>8</sup>. Il est d'autant plus surpris que « ces gens (sont) barbares et éloignés des autres nations douées de raison »<sup>9</sup>.

Mais il y a le revers de la médaille que Sandoval réserve pour la fin. Les cérémonies en l'honneur des défunts de la famille royale du royaume de Bini, qui durent trois jours, sont l'occasion de sacrifices humains. L'on éventre seize mille hommes et femmes dont on laisse les cadavres attachés à des arbres, en pâture aux charognards. A cela s'ajoutent cent cinquante jeunes filles de quatorze à quinze ans auxquelles l'on coupe les pieds et les mains avant de les jeter vivantes dans une cave couverte d'une dalle. Lorsque la fin des gémissements indique leur mort, on assure qu'elles sont contentes de servir le roi défunt (p. 82)<sup>10</sup>. Naturellement les sujets de ce royaume ont leurs idoles. Remarquons toutefois que Sandoval en parle avec moins de violence que lorsqu'il condamne la « secte mortelle des mahométans ». Ces idoles sont des têtes de chiens, de chèvres et d'autres animaux, des défenses d'ivoire. Elles sont enduites d'huile de palme et partagent toute la nourriture de leurs adeptes. Quant au démon, il fallait bien l'évoquer, on le vénère en lui jetant au sol une petite part de toute nourriture. Il faut voir là une trace de la coutume

6. Hernán Cortés, p. 198, in *ibid.*

7. Id., p. 193, in *ibid.*

8. Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia Natural y General de las Indias, Islas y Tierra Firme de la Mar Océano*, ed. Guarania, 1945, t. IX, p. 185, in *ibid.*

9. Id., p. 7, in *ibid.*

10. Ces faits seront confirmés par les historiens ; cf. Georges Balandier, *Dictionnaire des civilisations africaines*, Article *sacrifice*, p. 366-367.

ouest-africaine de partager avec les ancêtres ce que l'on consomme, en particulier les boissons. Le manque d'information et la culture de Sandoval l'empêchent de juger une telle coutume à sa juste valeur.

Il va de soi que certains aspects horribles propres à quelques ethnies africaines attirent l'attention du jésuite. C'est ainsi qu'il fait maintes fois allusion au cannibalisme. En Afrique de l'est, les « mumbos » et les « zimbas », appartenant à l'ethnie des Manomotopas mangent de la chair humaine et en font commerce. Les nobles, « pour montrer leur férocité » s'abreuvent dans des crânes (p. 124). Le Père donne une explication à l'anthropophagie que l'on trouve çà et là. Elle est due à la migration forcée d'une « certaine nation de gens barbares (qui), parce qu'elle ne pouvait tenir dans les terres où elle était née et s'était élevée, partit à la recherche d'autres terres pour y vivre ». « Leur repas lorsqu'ils voyageaient, était la chair humaine des malheureux qu'ils faisaient prisonniers et qu'ils tuaient... dépeuplant ainsi les terres où ils passaient... » Toutefois, après être arrivé vers la Sierra Leone et les royaumes voisins, où il trouva une terre plus fertile, ce peuple se fixa et abandonna petit à petit cet usage, se contentant de manger ses ennemis tués à la guerre ou les condamnés par sa justice (p. 68). D'ailleurs, remarque Sandoval, l'anthropophagie « que quelques-unes de ces nations conservent encore jusqu'à maintenant » est tombée en désuétude. Elle est totalement abandonnée lorsqu'un Africain se convertit à « notre sainte foi », et transforme ses idoles « en cendres empoisonnées (p. 67) ».

L'attitude de Sandoval face à l'anthropophagie de certaines ethnies noires n'est pas sans rappeler celle du Père Bartolomé de las Casas. Si Américo Vesputio et Hernán Cortés avaient vigoureusement condamné le cannibalisme de certaines peuplades indiennes<sup>11</sup>, le dominicain veut y voir, plus qu'une preuve de « caractère dépravé », une manifestation accidentelle qui s'est imposée à un moment, puis s'est confirmée, à « tel point qu'elle s'est transformée chez eux en une seconde nature »<sup>12</sup>.

La bienveillance de l'auteur, malgré l'évocation des sacrifices humains, de l'anthropophagie et de la vénération des idoles est sans doute due en partie à l'impact de la religion chrétienne qu'il note chez certains Africains, et en particulier chez les Binis : « Dans leurs peines et leurs maladies, ils invoquent aussi le nom de Jésus et de Marie, habitude qu'ils ont sans doute prise des Espagnols ; ils ont communément un tel respect envers la croix qu'ils l'adorent et la vénèrent comme s'ils étaient des chrétiens, et à notre façon ils la placent dans leurs maisons et sur le corps de leurs défunts (p. 82) ». Somme toute, Sandoval devait penser que de telles sociétés étaient

11. In Zoraida Vásquez, *op. cit.*, p. 35.

12. Las Casas, *Apologética*, cap. xxxiv, p. 328, in *ibid.*, p. 42.

facilement récupérables. Il explique leurs pratiques idolâtres par l' « ignorance » des « choses de l'autre vie », car elles mesurent l'au-delà à l'aune de ce monde, ignorant l'existence d'un enfer. Leurs offrandes aux morts ont pour but de demander une intercession auprès de Dieu pour qu'il les délivre des démons. C'est parce qu'elles les craignent qu'elles leur offrent des sacrifices. Le démon est servi par de nombreux ministres qui, grâce à des sortilèges et des breuvages, obtiennent tout ce qu'ils veulent et ceux qui les boivent sont « persuadés que s'ils confessent notre sainte foi ou l'un de ses articles, ou s'ils adorent la croix, ils mourraient sans recours (p. 71) ».

Si Sandoval fait de nombreuses allusions aux idoles, aux démons, il se réfère également à un dieu qui semble être au-dessus. Les idoles ne seraient en sorte que des intermédiaires, ou les représentants des ancêtres. On n'est donc pas très loin d'une analyse plus moderne des religions africaines qui verrait dans les idoles des messagers auprès de la divinité inaccessible<sup>13</sup>. D'ailleurs Sandoval note avec plaisir l'existence du monothéisme dans les régions des fleuves de Guinée : « Il y a beaucoup d'autres nations qui n'ont pas d'idoles et ne les connaissent pas. Et l'on me raconte des Brans qu'ils n'adorent qu'un seul dieu, qu'ils disent créateur de tout, à qui ils demandent secours dans leurs maladies et manque d'eau. Mais ils n'ont aucune connaissance de Jésus-Christ ni aucune notion de sa loi ; en l'honneur de ce dieu, par ordre du roi, ils observent un jour de repos tous les six jours, et cela avec tant de rigueur que s'ils y contreviennent, on les capture et les vend comme esclaves (p. 73) ». Le monothéisme qui existe en Angola est de bon augure. « Tous ces gens sont dociles, et il semble qu'ils se réduiront avec beaucoup de facilité à notre sainte foi, ce à quoi les aidera beaucoup le fait de ne pas avoir (comme ils le disent) d'idoles, et de croire, comme ils croient, en un Dieu qui est au ciel, qu'ils appellent Zambiapungo ».

Là aussi Sandoval adopte un comportement assez semblable à celui de Las Casas qui, poussé par son propos apologétique, affirme que les Indiens sont « de muy buenos juicios, de muy buenos ingenios y de muy buenos entendimientos »<sup>14</sup>. Ce préjugé favorable envers les Indiens, on le trouvait déjà chez Pedro Mártir de Anglería (1511) qui est sûr que les Indiens « viendront facilement à notre rite, si quelqu'un y va pour le leur enseigner »<sup>15</sup>.

13. Cf. le « Mawu » créateur du monde pour les fons ; « Olorou », « au-dessus et au-delà des autres dieux » chez les Yorouba. « Pour expliquer l'adoration de divinités inférieures, le polythéiste invoque l'éloignement du ciel et les demandes plus pressantes de dieux moindres. Ceux-ci se trouvent plus près de lui ; plus susceptibles d'intervenir dans sa vie, ils sont d'accès plus facile ... » : Geoffroy Parrinder, *La religion en Afrique occidentale*, Payot, 1950, p. 41.

14. Las Casas, *Apologética*, cap. xxxiv, p. 87, in Zoraida Vázquez, *op. cit.*, p. 40.

15. Pedro Mártir de Anglería, *Décadas del Nuevo Mundo* (1511), 3<sup>e</sup> décade, livre I, chap. II, in *ibid.*, p. 33.

La réaction du jésuite face aux musulmans de la haute Guinée dont l'islam est irréductible est très différente. J'ai déjà dit quelques mots à ce sujet plus haut. Sandoval a bien vu comment s'est propagé cette religion à travers l'Afrique du Nord jusqu'aux côtes occidentales et le rôle qu'ont joué dans cette diffusion des ethnies comme les Mandingues. « Ces gens non seulement ont bu il y a quelques années le poison de la secte de Mahomet, mais ont pris pour métier de le donner à d'autres nations. Ils ont utilisé pour cela le commerce, transportant aussi entre autres marchandises à travers tous ces royaumes, celle de l'enfer, car les originaires de ce monde aveugle des gentils en font un grand emploi, à cause du bon prix auquel le démon la donne (p. 74) »<sup>16</sup>. Quant aux parchemins où sont inscrits les versets du Coran, ce sont des « bulles infernales ».

En conclusion, la lecture faite par Sandoval des écrits de ses confrères est conditionnée par sa foi, chose normale ai-je dit. Retenons que l'attitude du jésuite est beaucoup plus violente envers l'islam, dont le prosélytisme lui paraît dangereux, qu'envers les coutumes fétichistes des peuples ouest-africains, qu'il condamne certes comme des manifestations démoniaques, mais dont il pense qu'elles ne sont pas un obstacle insurmontable pour la pénétration de la foi chrétienne, d'autant plus que certaines ethnies s'en sont déjà imprégné.

Comment concilier cette analyse qui, même si elle est déformée par l'idéologie chrétienne, ne manque pas d'une certaine profondeur, avec l'utilisation par Sandoval d'une autre source de documentation constituée par les écrits de l'Antiquité ou de personnages célèbres de l'Église ?

\* \* \*

L'Afrique est la terre de l'extraordinaire. Sandoval va s'attacher à décrire cet aspect, car il ne doute pas que « cette petite partie de notre histoire se lira avec plaisir, à cause de la multitude de prodiges de la nature (p. 165) ». L'Éthiopie offre des choses « si particulières qu'elle en devient une des terres les plus célèbres du monde, non seulement par la couleur des hommes, mais par les animaux, les oiseaux de l'air, les poissons de l'eau, les monstres de la terre, les plantes et les arbres des forêts, les minerais, les pierres, etc. (id.) ». Il y a deux aspects dans cette évocation. D'abord le merveilleux, puis le monstrueux. En fait ce second élément occupe plus de place

16. Cf. ce que dit des Mandingues W. Rodney. « Upper Guinea and the Significance of the Origin of Africans Enslaved in the New World », in *The Journal of Negro History*, vol. LVI, n° 4, octobre 1965 : « Muslim 'marabou' resided under the protection of Mandinga kings with complete freedom of movement in their double role as religious proselytizers and traders ».

que le premier. En ce qui concerne le merveilleux, Sandoval présente deux exemples. D'abord celui des deux fontaines de l'oubli et de la mémoire qui se trouvent selon Berchorio (livre 14, chap. 18, n. 2) et Isidore de Séville en Éthiopie (p. 172)<sup>17</sup>. Sandoval ne donne pas plus de précision. Il sera plus prolix cependant pour la description d'Héliopolis « dont il semble que les Saintes Écritures font mention » dit-il prudemment. Tirant ses sources de Berchorio (livre 14, de Etiop., chap. 19, n. 7), Sandoval affirme que dans cette cité se trouvent les palais du Soleil et de la Lune, construits d'or, d'argent et de pierres précieuses ; le lit du Soleil est en or et en ivoire ; dans cet édifice se trouve une vigne dont les sarments sont en or et les fruits en pierres précieuses. L'auteur en profite pour faire une digression sur les célèbres pierres précieuses de l'Afrique de l'Est, évoquées dans Job, ch. 28<sup>18</sup>, et les richesses de la terre de la reine de Saba (p. 174). L'on sent bien qu'il s'agit ici de faire œuvre amène afin de distraire le lecteur. L'on peut rapprocher cette évocation d'un merveilleux mythique de celle qui apparaît dans les écrits des premiers conquérants ou chroniqueurs américains. Colomb assure dans la relation de son premier voyage qu'il « doit y avoir à l'intérieur des terres de grandes agglomérations et des gens innombrables et des choses de grands profits »<sup>19</sup>. Même lorsque les Espagnols déchanteront, le mythe de l'El Dorado restera profondément incrusté dans les esprits. Cependant le mythe du merveilleux n'a pas la même fonction chez Sandoval et chez les conquérants.

\* \* \*

Mais le fantastique ira beaucoup plus loin, et Sandoval n'hésitera pas à se référer aux traditions de monstruosité qu'il a pu lire au sujet de l'Afrique. Berchorio (livre 14, chap. 18, n. 1, f. 324, et livre 10, de *animalibus*, chap. 39) s'appuyant sur Pline et Isidore de Séville, affirme l'existence d'hommes monstrueux appelés « blemneos », « qui n'ont pas de tête, bien qu'ils aient des yeux et une bouche, mais dans la poitrine ». D'autres n'ont pas de langue. Pline parle d'Éthiopiens avec des yeux sur les épaules. Certains ont le visage plat, sans narines, et la lèvre inférieure si grosse qu'ils s'en couvrent le visage pour se défendre des rayons du soleil, lorsqu'ils dorment. Les sciopèdes se protègent du soleil avec leur unique pied, si gros qu'il suffit à les défendre. Cette particularité ne les empêche pas d'être aussi rapides

17. Pedro Berchorio, *De Etiopia*, Berchorio était un moine cistercien. Isidoro de Sevilla, *Etimologias*.

18. « Auprès d'elle, la topaze de Kush est sans valeur (la sagesse) », v. 19.

19. Cristóbal Colón, *Relaciones y cartas*, p. 376, in Zoraida Vázquez, *op. cit.*, p. 31.

que les lièvres ! Quant aux himonpodes, c'est à peine si, au contraire, ils peuvent se remuer, car leur colonne vertébrale se plie comme les genoux. Toujours selon Bercorio, il y aurait des Éthiopiens avec des cornes et des pieds de chèvres (cela sent l'enfer !), appelés Gorgones ou Gaulones (l. 14 de *Etiopia mirabilia*, f. 325, n. 8). Passant à des attributs plus humains, Sandoval se réfère à Fray Juan de los Santos (*Etiopia oriental*, l. 1, chap. 16) qui affirme avoir vu un Cafre veuf élever sa fille en la nourrissant pendant un an de son sein (p. 166). Pour ce qui est de la longévité de certains Noirs, elle atteint des dimensions bibliques, puisque le même Fray Juan de los Santos évoque l'existence en Éthiopie orientale, le long du Nil, d'un Noir âgé de trois cent quatre-vingts ans (p. 167). Certaines femmes se distinguent par leur système pileux. Sandoval cite Aristote qui, dans le *Livre des Merveilles de la Nature*, rapporte qu'Hannon lors de son périple le long des côtes africaines aborda dans une île habitée par des femmes couvertes de poils. Bercorio (l. 14, chap. 19, f. 324) signale que dans l'Éthiopie supérieure, vers la Mer Rouge, il y a des « femmes épouvantables » avec de la barbe jusqu'à la poitrine. Pour en venir à une époque plus récente, Fray Juan de los Santos (l. 4) parle de femmes guerrières qui font preuve d'un courage plus masculin que féminin. On leur brûle dès l'enfance le sein droit, afin d'éviter sa croissance et leur faciliter le tir à l'arc. Ces amazones n'admettent la compagnie masculine que quelque temps et ne gardent auprès d'elles que les filles issues de ces relations. Quant à leur reine, elle ne doit jamais connaître l'homme. Ces femmes nous font penser au célèbre corps de l'armée aboméenne<sup>20</sup>. Cette évocation de femmes « monstrueuses » de l'Afrique est un bel exemple de mélange de données historiques et de fantaisie légendaire (p. 166-167).

Les chroniqueurs hispano-américains du xvi<sup>e</sup> siècle avaient émaillé leurs récits de références semblables. Garcilaso de la Vega el Inca parle de géants qui débarquèrent au Pérou. Leur corps était si difforme que « c'était chose monstrueuse que de voir leurs têtes tellement elles étaient grandes »<sup>21</sup>. Gaspar de Espinosa en 1526 évoque une île « où il y avait des Indiens à deux figures, et d'autres qui avaient les pieds ronds »<sup>22</sup>. Francisco López de Gómara dans son *Historia de las Indias* (1540-1552) fera un sort aux hommes singes qui vivent dans les

20. Cf. Balandier, *op. cit.*, article « Amazones ». La suppression du sein serait une légende. Les femmes soldats du royaume d'Aboney étaient tenues à être chastes durant leur service.

21. Garcilaso de la Vega el Inca, *Primera parte de los comentarios reales que tratan del origen de los Incas, de su idolatría, leyes y gobierno, de sus vidas y conquistas*, lib. IX, cap. ix, p. 313, in Geneviève Verley, *Monstres et monstruosités américaines dans les chroniques espagnoles et hispano-latines du seizième siècle*, Mémoire pour le D. E. S., Paris, Institut d'Études hispaniques, 1957.

22. Gaspar de Espinosa, *Relación* (1526), in Verley, *op. cit.*

arbres<sup>23</sup>. Pedro Cieza de León dans sa *Primera Parte de la Crónica del Perú* (1553) fait allusion à l'accouplement dans les Andes entre des hommes et des guenons très grandes, d'où il naissait des monstres à la tête et aux parties sexuelles semblables à celles des hommes, avec des pieds et des mains de singes<sup>24</sup>. Alonso de Zurita n'hésite pas à affirmer que, aux extrémités des Indes, il y avait des gens couverts de plumes et qui vivaient de l'odeur des fleurs<sup>25</sup>. Pedro Mártir de Angleria a appris quant à lui, grâce aux indigènes, que dans l'Inziguanín « abordèrent un jour des hommes pourvus d'une queue longue d'une coudée et grosse comme le bras »<sup>26</sup>. On l'a également assuré de l'existence de sauvages « velus comme des ours, qui vivent dans des cavernes et se contentent de racines et de gibier »<sup>27</sup>. Ne parlons pas des hommes aux oreilles immenses auxquels se réfèrent tant Maximiliano Transilvano dans sa *Relación de cómo y por quién y en qué tiempo fueron descubiertas y halladas las islas Molucas* qu'Antonio Pigafetta dans son *Primer viaje alrededor del mundo* (1523)<sup>28</sup>.

C'est dans le règne animal que la nature africaine a le plus laissé libre cours à sa fantaisie. Sandoval s'appuie sur Pline (l. 8, chap. 21) pour affirmer que l'Éthiopie renferme de « nombreux animaux semblables à des monstres, comme des chevaux avec des ailes et armés de cornes, qu'on appelle pégases (p. 168) ». Passons sur les crocotes qui ressemblent aux hyènes pour en venir à un animal composite, appelé leucrocote, « pestilentiel et sauvage, de la taille d'une petite mule ; les pattes du cerf, le cou, la queue et le poitrail du lion, la tête du blaireau..., la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et au lieu de dents un os entier et continu, et avec ses cris, il imite les humains ». Il existe sur le sol africain des taureaux sauvages qui remuent leurs cornes à volonté<sup>29</sup>. Près des sources du Nil, assure Pline, se trouve un petit animal, à la tête lourde et toujours inclinée, dont les yeux provoquent la mort soudaine des humains qui le voient<sup>30</sup>. La description qu'en fait Eliano<sup>31</sup> et celle de Celio Rodiginio<sup>32</sup> sont des plus épouvantables : il se nourrit d'herbes vénéneuses, possède une haleine qui empoisonne l'air et tue les oiseaux et les animaux qui le respirent. Enfin Bercorio (l. 14, chap. 18, f. 324) ainsi que Solinus

23. Biblioteca de Autores Españoles (B. A. E.) n° 22, p. 222, in Verley.

24. B. A. E. 26, cap. xcv, p. 410, in *ibid.*

25. *Breve y sumaria relación de los señores de la Nueva España*, in *ibid.*

26. *Décadas de Orbe Novo* (1511), 7<sup>e</sup> Décade, ch. II, in *ibid.*

27. *Id.*, Décade n° 5, ch. X, in *ibid.*

28. In *ibid.*

29. Cf. Pline, *Histoire naturelle*, livre VIII, ch. xxx (21), Collection Guillaume Budé, p. 49-50. Sandoval respecte scrupuleusement le texte.

30. *Id.*, ch. xxxii, p. 50.

31. Écrivain grec du III<sup>e</sup> siècle, auteur de *Particularités des animaux*.

32. Auteur de *Lectio antiqua*.

et Isidore de Séville<sup>33</sup> affirment que dans le cerveau des dragons, que l'on ne manque pas de rencontrer en Éthiopie, se trouvent des pierres précieuses comme des hyacinthes et des topazes (p. 169). Les poissons ont parfois des aspects mythiques tel celui décrit par Fray Juan de los Santos (2<sup>e</sup> partie, l. 3, chap. 9), tué par les Cafres de l'empire de Monomotapa. L'on entendait les mugissements de cet animal à une demi lieue à l'intérieur des terres. Sa tête et sa gueule ressemblaient à celles d'un tigre, avec de très grandes dents, et s'ornaient de moustaches blanches. Il possédait des ongles de chien, des bras d'homme sans poil, et au coude des nageoires comme celle des poissons, deux pieds près de la queue, mais sans jambe ; des griffes pointues comme celles d'un tigre terminaient chaque main et chaque pied (p. 169-170). Sandoval cite encore quelques poissons étranges dont il trouve la description chez Fray Juan de los Santos ou chez Berchorio.

Passons de nouveau aux chroniques américaines : elles étaient également émaillées d'animaux fantastiques. Fray Bernardino de Sahagún dans son *Historia general de las cosas de Nueva España* décrit l'« ocotochtli », de la taille d'un épagneul, qui se jette sur sa proie et la tue en lui passant sa langue empoisonnée sur les yeux<sup>34</sup>. Dans la même œuvre, il définit le « maquizooatl » comme un serpent à deux têtes<sup>35</sup>. La « durcha » dont parle Fernández de Oviedo est digne des animaux mythiques de l'Antiquité avec son corps et son museau de renard, la croupe et les pattes arrières de guenon, celles de devant semblables aux pieds de l'homme, les oreilles d'une chouette, et le dessous du ventre doublé d'une poche<sup>36</sup>. Francisco Cervantes de Salazar dans *Crónica de la Nueva España* (1560) et Fray Bernardino de Sahagún décrivent en des termes effrayants des animaux qui semblent être des iguanes. Le premier dit qu'ils ont une tête « si féroce qu'elle paraissait chose de l'enfer »<sup>37</sup>. Sahagún les compare aux dragons. Oviedo affirme qu'il s'agit de serpents à quatre pieds dont la laideur cause l'épouvante<sup>38</sup>. Pedro Mártir de Anglería signale l'existence d'un animal « pas plus grand qu'un chien français ». « Il a la figure d'un homme, une barbe épaisse et une physionomie grave et respectable, ses mains, ses pieds... sont ceux d'un homme »<sup>39</sup>.

33. Caius Julius Solinus, géographe latin du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Sa « Polyhistor » qui traite de l'ethnogéographie et de l'histoire naturelle de divers pays serait inspirée de Pline.

34. Fray Bernardino de Sahagún, *Historia General de las cosas de Nueva España*, México, Valdés, 1829, t. III, lib. XI, cap. 1, in Verley, *op. cit.*

35. Id., cap. v, p. 214, in *ibid.*

36. Lib. VI, cap. III, p. 22, in *ibid.*

37. In *The Hispanic Society of America*, Madrid, 1912, libro I, cap. XI, p. 23, cité par Verley, *op. cit.*

38. *Op. cit.*, t. III, lib. XI, cap. III, p. 201, in *ibid.*

39. *Op. cit.*, Décade n° 8, ch. VII, p. 693, in *ibid.*

Antonio Pigafetta relate que dans l'île de Butuan, les chauves-souris sont aussi grosses que des aigles<sup>40</sup>. Fernández de Oviedo compare la tête du lamantin à celle d'un bœuf. La faune marine possède aussi des aspects monstrueux, tel cet animal vu par les soldats de Cortés dans la mer de Californie et décrit par Salazar, et dont la partie supérieure est celle d'un être humain<sup>41</sup>. Anglería rapporte que les Espagnols aperçurent dans la région du Chiribichi un monstre à tête humaine, avec des cheveux, une barbe épaisse, et des bras, dont la partie du corps cachée sous l'eau avait la forme d'une queue de poisson<sup>42</sup>. Remarquons que les conquérants ou les chroniqueurs se contentèrent souvent du récit des indigènes. Or ceux-ci avaient intérêt à grossir les aspects terrifiants de ces animaux. Certains chroniqueurs rapportent ces dires avec circonspection, comme Francisco López de Gómara, dans sa *Conquista de Méjico* (1552) : il ne croit pas qu'il existe au Mexique des griffons, « parce que les Espagnols n'en ont pas vus ». Ce qu'on en sait vient des Indiens qui « montrent ces griffons qu'ils appellent *Quezalcuitlactli* » sous forme de sculptures anciennes qui tiennent à la fois du lion et de l'aigle. Mais tous les chroniqueurs n'arrivaient pas à faire la part entre la réalité et les croyances mythiques des Indiens, et cherchaient à rattacher les informations qu'ils avaient recueillies aux descriptions d'animaux fantastiques que leur fournissait la littérature gréco-latine.

\* \* \*

Comment expliquer l'existence d'une telle faune en Afrique? Sandoval rejette les animaux mythologiques. L'on pourrait croire que la naissance de ces monstres est due à l'accouplement d'animaux de différentes espèces. Ainsi auraient été engendrés le célèbre Minotaure de Crète, fils d'un taureau et de la reine Pasiphaé, les centaures, les satyres, etc. Saint Antoine aurait aperçu de telles formes monstrueuses dans le désert. Mais assure Sandoval, Galien se moque de Pindare parce que celui-ci a dit que les centaures étaient fils d'hommes et de chevaux; il affirme qu'il est impossible qu'il y ait croisement entre des hommes et des animaux « à cause de la disproportion qu'il y a entre eux ». Ainsi Sandoval est persuadé que ce que l'on raconte des animaux mythologiques est faux, de même que ce que dit Pline au sujet des animaux sans tête. L'auteur ne nie pas cependant l'existence d'animaux monstrueux, surtout en Éthiopie, qui auraient des

40. Antonio Pigafetta, *Primer viaje alrededor del mundo* (1523), trad. por Amoretto, Madrid, 1899, lib. II, p. 37, in *ibid.*

41. *Op. cit.*, lib. II, cap. ix, p. 21, in *ibid.*

42. *Op. cit.*, Décade n° 8, ch. vii, in *ibid.*

ressemblances avec l'homme, tels les singes (p. 33-34). Le monstre n'est, en fait, autre chose que péché de nature, qui n'arrive pas acquérir « la perfection qu'il devrait avoir ». C'est ainsi que l'on peut expliquer l'existence d'animaux dotés de plusieurs têtes (p. 29). La nature, par défaut de la matière, n'arrivant pas à « engendrer un animal parfait selon son espèce, essaie d'engendrer ce qu'elle peut et ce qui est le plus universel (p. 30) ». Si l'on se pose le problème plus particulier des monstres africains, Sandoval voit deux explications supplémentaires. La première est celle de l'hybridation particulièrement fréquente dans une grande partie de l'Afrique aux terres sèches et stériles. De nombreux animaux accourent au moindre point d'eau, d'où le croisement d'innombrables espèces qui engendrent des animaux monstrueux (Aristote, *de gen. anim.*, chap. 5 ; Aug., l. 16, *de civ.*, chap. 8 ; Isidore, l. II) (p. 33). Enfin les anomalies seraient dues à la violence de la chaleur. Si elle parvient à donner aux hommes un aspect monstrueux, en particulier la couleur, comment ne pourrait-elle pas favoriser la naissance d'animaux tels que les basilics, les dragons, les licornes (Bercorio, l. 14, f. 324) ? Bref, si Sandoval est très sceptique quant à l'existence d'animaux monstrueux tels que nous les trouvons dans la mythologie gréco-latine, il n'en admet pas moins une certaine hybridation monstrueuse, ou une dégénérescence due à l'effet du climat. L'on voit donc ce qui sépare Sandoval des chroniqueurs hispano-américains dans son évocation du fantastique monstrueux. Il fait preuve d'un esprit plus critique, chose normale au xvii<sup>e</sup> siècle, alors que les premiers chroniqueurs sortent du Moyen Age. Toutefois, l'on remarquera que si Sandoval se montre plus réservé quant à la dimension du signifiant hérité de la tradition gréco-latine, le signifié ne change pas de valeur.

Il reste une explication, implicite à travers l'œuvre, car elle n'est pas ouvertement exprimée. Cependant, elle peut se déduire de l'explication que donne Sandoval des excès commis par certaines ethnies africaines. Leur conduite est dictée par le pouvoir du démon. D'ailleurs les peuples convertis abandonnent un tel comportement. La monstruosité de la nature ne pourrait-elle pas également s'expliquer par ce pouvoir du démon ? Notons que souvent les exemples de monstruosité cités par le Père se trouvent en des contrées très mal connues, d'accès difficile. Et comme ce sont de grands historiens ou de doctes personnages qui en font état, on ne peut mettre en doute leurs affirmations. Cela reviendrait à dire qu'il n'est pas impossible qu'une partie de l'Afrique soit le domaine du démon, d'où la monstruosité de certaines de ses espèces. D'où aussi l'intérêt majeur, car il faut bien en revenir là, d'évangéliser les Noirs qui proviennent d'Afrique afin de les sauver du pouvoir du démon.

Plus qu'un désir de divertir le lecteur, rapidement évoqué, il faut

draît donc voir dans l'évocation des dysmorphoses éthiopiennes une méthode dialectique ayant pour but d'impressionner le lecteur et de le convaincre de l'extrême nécessité qu'il y a de se préoccuper du salut de l'âme des esclaves en provenance d'Afrique.

\* \* \*

Cette hypothèse n'a rien d'exagéré si l'on prend en considération le monde dans lequel vivait Sandoval. Le chrétien qui débarquait aux Indes occidentales au xvii<sup>e</sup> siècle n'admettait certes plus les aberrations mythologiques. Toutefois, n'oublions pas qu'il a été élevé dans un démonisme certain. Le diable pour l'homme de la fin du xvi<sup>e</sup> et du début du xvii<sup>e</sup> siècles qu'est notre auteur faisait partie du monde quotidien. De sorte que le fantastique ne l'étonne pas dans la mesure où il est le produit du satanisme. Les procès de l'Inquisition nous en donnent la preuve, qui ne trouvent pas leur justification dans la peur, ni dans le souci de nier l'irréel, mais dans la préoccupation de racheter l'homme du monde démoniaque où l'a plongé son manque de foi, ou plutôt sa désobéissance à Dieu.

Si le monde chrétien est celui de l'ordre et de la mesure imposés par le judéo-christianisme, le monde païen est celui de la démesure en tout. Le chrétien de cette époque était donc prêt à en admettre les aberrations à travers lesquelles il voyait une manifestation du pouvoir de Satan sur la terre. L'unique moyen de combattre l'horreur était de se convertir, de se tourner complètement vers Dieu.

Enfin, il faut reconnaître que le fantastique monstrueux dont se sert Sandoval ne diffère pas en nature de celui dont avaient usé auparavant les conquérants et les premiers chroniqueurs dans leurs relations américaines. Leur culture n'avait pu leur permettre d'admettre la différence que présentait le Nouveau Monde : il ne leur restait plus qu'à faire intervenir l'héritage gréco-latin que l'Église avait intégré en partie grâce au démonisme. Comme l'affirme Bruno Roy, « la religion proposait le monstre par excellence, Satan et la faune terrifiante des monstres infernaux »<sup>43</sup>. Les monstres de Sandoval, comme les monstres latino-américains du xvi<sup>e</sup> siècle, avaient quelque chose à « montrer » : ce que pouvait être le monde sans Dieu, inféodé au diable. Si la monstruosité américaine signifiait combien il importait de s'attaquer à Satan qui dominait les Indiens, la monstruosité africaine décrite par Sandoval laissait entendre que l'on ne pouvait négliger l'éducation religieuse des esclaves noirs introduits aux Indes Occidentales.

43. Bruno Roy, *En marge du monde connu : les races de monstres*, in *Aspects de la marginalité au Moyen Age*.